



RANDONNÉE DANS LE PASSÉ

VILLAPOURÇON, AOUT 1975, NEUF HEURES. — Le ciel de Sanglier est nuageux mais il ne pleut pas. Je quitte la tente et détache ma chienne. Mon objectif est simple et tout tracé depuis un an : suivre un vieux itinéraire à partir de l'endroit où, faute de temps, j'avais dû m'arrêter l'année précédente. En effet, parti des environs du Mont-Beuvray, j'avais voulu retrouver l'itinéraire direct — s'il en était un — qui menait de Bibracte à l'oppidum de Château-Chinon. Ma prospection par les sources de l'Yonne était restée incertaine jusqu'au Bois de la Loge et je serais rentré fort déçu si la fin de la journée n'avait été marquée par une observation qui m'avait échappé à l'aller. Sur la crête qui domine l'Yonne au sud-ouest, la « vieille route » débouche du Bois de la Loge à un carrefour appelé « La Belle Place » et se prolonge par un tronçon droit de l'actuel chemin départemental 27 qui rejoint lui-même le chemin départemental 18 à la Croix des Cerisiers, connu des automobilistes que le vent pousse de Nevers à Autun. J'avais alors remarqué qu'avant le premier virage un chemin s'enfonçait dans la forêt en contre-bas de la route, laissant celle-ci sur sa gauche, pour se maintenir sur une croupe de moindre altitude. De fortes empreintes en creux de précédents passages donnaient au sol l'aspect de plaies ouvertes.

Ainsi, un an après, j'allais poursuivre la randonnée de Château-Chinon, mais cette fois vers le sud, sans savoir où cela me conduirait. Tout au plus m'avait-on dit dans une ferme voisine, que ce chemin, connu localement comme voie gallo-romaine, menait à la Pompe, hameau de Villapourçon. A plusieurs reprises, au cours de l'hiver, j'avais interrogé la carte. Mais à chacune de ces randonnées, je m'étais égaré sous les frondaisons, les bois de la carte étant exagérément verdoyants et les chemins minuscules. Où pouvait donc bien aboutir cette voie qui avait dédaigné les grandes crêtes pour descendre faire trempe dans la Dragne, à trois cents mètres en-dessous, comme elle serait descendue par l'encolure d'un cheval à l'abreuvoir ? Avez-vous ressenti, au dernier instant, cette sorte de paresse à vous lancer dans l'aventure dont vous aviez rêvé pendant des mois ? Je fis néanmoins l'effort de partir.

Ma première rencontre fut celle d'une charrue abandonnée dans une cour de ferme dont saule les traces de file de fer

Si vous devez téléphoner, ne suivez pas le chemins de crête et, si vous suivez les chemins de crête, faites en sorte de n'avoir pas à téléphoner : le téléphone facilite les communications d'une vallée à l'autre, mais sur les faltes, vous êtes dans un autre monde, celui de la protohistoire. Un long détour pour les besoins de la cause me confirma cette vérité de géographie humaine, sans m'empêcher cependant de parvenir au point où j'avais dû m'arrêter un an auparavant. Ainsi, la voie existait encore, intacte, il me fallait maintenant la reprendre en sens inverse pour bien m'en pénétrer, en déceler éventuellement les bifurcations contemporaines, en expliquer un décrochement ainsi qu'une courbe prononcée.

Au carrefour des Places, j'appris d'un habitant de Dragne, que le chemin que nous coupons, reliant le Banchot à Dragne, était une voie gallo-romaine. Pourquoi pas ? J'ai appris, en Morvan, à ne jamais sous-estimer une information même si, a priori, elle n'apparaissait pas en concordance avec mes hypothèses. On en aura une illustration plus loin. Dans le creux présent, le chemin déviate

tre versant, un éperon plus élevé et boisé s'appuyant sur une ligne de crête parallèle à la Dragne contribue à resserrer la vallée déjà encaissée. C'est là qu'est établi le moulin de la Ruchette, désaffecté de longue date. Alors que j'en approchais, des crottins d'âne m'indiquèrent que la race n'en était pas perdue. Mais pendant combien de temps en verrions-nous encore dans cette région ?

Je n'étais pas satisfait : à partir d'Avaux, le chemin ne présentait plus la même unité de tracé. On aurait dit que la piste d'origine venant de la Pompe s'arrêtait en Avaux. L'éperon voisin aurait-il donc connu une occupation humaine ?

Mais en ce cas, quel chemin aurait relié l'éperon au passage sur la Dragne et aurait assuré les communications avec le sud ? La fatigue commençait à se faire sentir. Il faudrait reprendre la prospection une autre fois.

Au Moulin de la Ruchette, je fis une causerie avec une dame retraitée. Enfant du pays, elle y était revenue. Bien des fois, au cours de sa vie, elle avait dû rêver de sa Dragne, ses forêts, ses châtaignes et ses noisettes. Mais en se dépeuplant, le pays avait trahi ses souvenirs d'enfance. Elle lui avait été fidèle. Il l'avait trompée avec la Solitude. Et moi, l'étranger, sans le vouloir, j'étais pour quelques instants celui qui apporte des nouvelles du monde vivant. Je parvins à hauteur d'une maison de campagne. On y faisait des projets, des travaux. On y respirait la vie. Mais quelle vie ? Pas celle du labeur et des contingences : la vie agréable des vacances. S'y retirerait-on un jour dans cette maison pomponnée, si tout autour les terres devenaient des friches, les chemins des ruisseaux et les commer-

Honoré, l'Arbandal des gaulois.

A quelques mètres de ce premier carrefour, à l'est, le chemin de faite se scinde en deux branches. Celle de droite m'avait conduit au Mont-Genièvre et à Saint-Honoré par Sanglier lors d'une précédente randonnée, bien que mon instinct m'ait incité à emprunter d'abord la branche de gauche, parce qu'elle m'avait semblé plus en harmonie avec le relief. A la première des maisons des Rompas, l'on m'avait dit effectivement qu'une voie passait par là et se dirigeait sur Champ-Robert mais non sur Sanglier. On avait d'ailleurs trouvé des pierres de l'assise dans un champ situé au-dessous du chemin actuel. Ces indications m'avaient alors laissé sceptique et, comme le chemin ne conduisait pas à Sanglier, je m'étais alors résigné à revenir sur mes pas pour prendre la branche de droite. Mais aujourd'hui, ces mêmes renseignements prenaient une tout autre signification. La branche de gauche, qui mène à Champ-Robert par les Rompas, chemin de crête lui aussi, devenait le prolongement logique de l'axe nord-sud que je suivais depuis le matin. Dès le carrefour, sur ma gauche, plusieurs petites creuses aux courbes harmonieuses flanquaient le chemin, apportant à l'itinéraire un indice de plus de son ancienneté.

Au Rompas, la combe était contournée en une courbe très régulière. Il n'y avait aucune raison apparente pour que le tracé antérieur se situât plus bas. La voie, c'était le chemin actuel et les pierres trouvées dans un pré, celles d'une ancienne construction probablement. Un peu plus loin, le chemin s'identifiait à la route revêtue qui mène à Champ-Robert. Au-delà, il devait pénétrer dans le Bois de Buzon pour emprunter plus loin quel

Le MORVAN

DÉCEMBRE 1976

RÉDACTION : 14, rue Notre-Dame - 58 - CHATEAU-CHINON

Cette page est votre, la page de ceux qui aiment le Morvan, s'intéressent à son passé, à son présent, à son avenir. Sa création n'est point limitée aux seuls membres de notre Académie, dont certains, que nous remercions de leur concours hautement apprécié, y collaborent fidèlement. Notre souhait serait cependant que d'autres signatures s'ajoutent à celles-là, que nos compatriotes de la Nièvre, de Saône-et-Loire, de la

Côte-d'Or ou de l'Yonne, n'hésitent point à y exprimer leurs vues pertinentes sur des sujets qui leur tiennent à cœur. Toutes les disciplines intellectuelles ont ici leur place : sciences, arts et lettres, archéologie, histoire, économie ou folklore.

Nous les remercions à l'avance, en rappelant que les textes (si possible en deux exemplaires), doivent être adressés au responsable de la page : M. Marcel Barbotte. La Comaille. 71400 Autun.

ÉCHOS ET NOUVELLES

NOS ECRIVAINS. — Notre confrère, le chanoine Denis Grivot, vient de publier un nouvel ouvrage : « La sculpture du 12^e siècle de la cathédrale d'Autun » faisant suite aux travaux qu'il a déjà consacrés à ce monument et qui, tout à la fois, condense et complète l'important « Gislebertus » édité voilà quinze ans et aujourd'hui épuisé. « Mais un sujet tel que la sculpture d'Autun n'est jamais épuisé », dit l'auteur. Ce nouvel ouvrage, qui se veut « complet, pratique et lisible » vient à son heure. Bien présenté par les éditions S.A.E.P. de Colmar-Ingersheim, il est illustré de nombreuses photos en couleur et en noir et de très beaux dessins des chapiteaux de la cathédrale, dus au talent de Jean Perrin. Chez l'auteur, 7, place du Terreau, Autun.

Rappelons la mise en librairie prévue pour fin décembre, d'un nouveau livre de Claude Pallot : « Au temps du pilon », préface par Roger Denux. Recueil de chroniques creusotines qui fait suite à « Au temps des bâculots ». Scènes de la vie d'autrefois, pages d'histoire locale et souvenirs personnels. Chez l'auteur, 10, rue de Beaune, au Creusot.

NOS ARTISTES. — Deux peintres, membres correspondants de l'Académie du Morvan, ont présenté leurs dernières œuvres en ce mois de décembre. Raymond Rochette et ses enfants, en exposant au château de La Verrerie, au Creusot, des scènes de la vie ouvrière en usine, des paysages et des fleurs. Par ailleurs, le musée du Luxembourg à Paris, a présenté, dans le cadre du Salon populiste, des œuvres de Raymond Rochette, lauréat, l'an dernier, du prix de peinture populiste. Claude Pallot a également présenté, du 11 au 24 décembre, à l'ancienne chapelle du château de

« Topographie de Nevers antique » (Mlle Annick Raveau), des « Notes sur le château de Guérisny » (Madeleine Saint-Eloy) « Les loups en Nivernais » (Romain Barron), etc. et une copieuse bibliographie nivernaise, dressée par Mme Chabrolin.

LE BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DU BOURBONNAIS (2^e trimestre) publie la communication faite au cours de sa séance publique annuelle par M. Y. Laisus « Un naturaliste exemplaire, François Péron », cependant que M. R. Poujade évoque ses souvenirs moulinois et son action au « Ministère de l'impossible ».

LES CAHIERS DU BOURBONNAIS ET DU CENTRE (4^e trimestre) sont toujours copieux et variés. Au sommaire : « Le libre esprit de Jean Guifton », par J. Ch. Varennes ; des nouvelles, des poèmes, une importante chronique des livres et un reflet de la vie intellectuelle dans le Bourbonnais.

PAYS DE BOURGOGNE (4^e trimestre) publie « Vézelay, Vauban et le Morvan » (Pierre Haase), « L'abbaye de Molaise » (Mme Bonin-Michelot), la vie intellectuelle et folklorique en Bourgogne, et les activités du Cep Burgonde.

RECHERCHE SUR LA RÉSISTANCE EN MORVAN

A la Maison du Parc du Morvan, à Saint-Brisson (canton de Montsauche, Nièvre) s'est créé, cette année, un groupe d'études et de recherches sur la Résistance en Morvan. Directeur : M. Jean-René Suratteau, professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des Sciences humaines de Dijon. Secrétaire : M. Marcel Vigreux, maître-assistant d'histoire contemporaine à Dijon et directeur d'études et de recherches scientifiques au Parc naturel régional du Morvan.

Ce groupe demande à tous ceux qui sont intéressés par cette question d'entrer en relations avec le Parc du Morvan. Adresse : Groupe d'études sur la Résistance en Morvan, Maison du Parc, Saint-Brisson, 58230 Montsauche (tél. 1 Saint-Brisson).

JULES RENARD ET LE MORVAN (SUITE)

Nous avons publié, dans notre page de novembre, les premiers extraits de la conférence prononcée à Paris par M. Jean Séverin. Après avoir souligné que le « Journal » est à la fois « une œuvre d'art et une confession où l'homme se peint dans sa vérité : colère, solitude, désirs et rêves », l'orateur analyse le tour littéraire de Jules Renard :

...Jules Renard est possédé par le démon du style qu'il appelait la seconde nature de la pensée. Je n'en retiendrais que deux caractères : la phrase et l'image. La phrase est nue, sèche, coupante, si transparente qu'il faut se pencher pour en deviner la profondeur. Classique en un mot, et cultivant le choix. La supériorité de la fleur sur le bouquet, disait-il.

...Quant à l'image, pour cet homme qui avouait n'avoir aucune imagination, c'est la fusée. Il faut qu'elle éclate et flambe, qu'elle surprenne et, par conséquent, s'éloigne de la vie, devienne une œuvre d'art : la pie voletait, vêtue en sœur de charité. Ou celle-ci, qui est admirable, hugolienne : Les vieilles femmes penchées sur le feu tisonnent leurs morts. Ou celle-là, atroce et merveilleuse : Un épi de blé... de la taille de Toulouse-Lautrec. Ou encore : Philippe à tête de terre... L'ombre de ses oreilles écartées empêche la barbe de pousser sur ses joues... Le soupire de sa culotte reste toujours ouvert... Ragotte, élégante comme un œuf posé sur le gros bout. Je n'arrêtera pas de citer. On part de la vérité, on aboutit à la statue ou au masque.

Il y a aussi l'humour, qu'il définissait ainsi : Pudeur. C'est

la propreté morale et quotidienne. Chez Renard, l'humour est le masque qui voile les blessures, la tendresse, l'amour même. Ne jamais se livrer. Etouffer la sensibilité et les larmes...

Il y a, enfin, le pessimisme. Le journal est hanté par la mort. Celle de son père... celle de Mme Lepic qui, depuis, « attend ». La mort des paysans. La sienne... Cette image de la mort est obsessionnelle dans le Journal, elle étend son ombre sur les vivants, jusqu'à les confondre avec la glèbe qu'ils foulent de leurs gros sabots...

...Et le Morvan ? me direz-vous... Mais d'abord, qu'était donc à cette époque le Morvan ? Une solitude, comme on disait au Grand Siècle, à peine explorée par un quarteron d'originaux. Un pays méconnu, inconnu, méprisé souvent. Une terre vierge, antique et pauvre. Une citadelle de silence, de forêts et d'eaux vives. Un sol de légendes et de traditions, mieux défendu par son patois — sa langue maternelle — que par les sentinelles du Beuvray au temps des Gaulois. Le foyer du vent, ce bon vent qui n'a jamais offensé le Nivernais ou la Bourgogne. Une « civitas », une cité d'hommes libres, ces bonnes

gens en blouse ou cotillons qui n'exportaient que leurs galvachers, les seins de leurs nourrices et leurs bois, et vivaient en autarcie dans de petites villes, des villages, des paroisses — au sens de Péguy — pleins comme un œuf. S'il n'y a de richesse que d'hommes, le Morvan la possédait alors...

...Mais en même temps, ce Morvan, unique par le granit et la géographie, unifié par l'histoire, avait déjà connu le scalpel des chirurgiens politiques qui l'avaient désossé, découpé en quartiers, mis au bout de table de quatre départements. Un miracle s'il a pu survivre dans l'unité de l'âme morvandelle !

...L'histoire a peu de place dans l'œuvre de Renard. Le passé, pour lui, est d'ordre plus psychologique que national. Le temps qui coule en même temps que l'Yonne sous le pont de Chitry dilue les visages, les engue dans l'absence...

Quant à l'art, il lui est absolument rebelle. Il baillait dans les musées, n'entendait pas le langage des pierres quand le génie des hommes les a transformées en poèmes ou en prières. La Madeleine, pour lui, était une immense grange. Il croyait à la seule architecture du monde par le destin ou par l'évolution, ou par Celui dont il prononçait le nom quelquefois, à la fin de sa vie...

...Un dernier texte, si vous le voulez bien, et somptueux.

Je quittai le chemin que s'enfonçait dans la forêt de Châtillon pour prendre celui de la Croix de Roset, surpris qu'il faille monter aussi haut sur les pentes et s'éloigner autant du ruisseau pour le trouver. Ce ne devait pas être, ici non plus, le chemin d'origine. Où trouver la creuse profonde qu'empruntait l'estafette rapide des Gaules insoumis et le pieux pèlerin de Borvo et Damona ?

Un paysan allait à son champ, la faux sur l'épaule. Selon lui, le chemin qui amenait en Avaux, n'avait pas d'autre prolongement logique que celui qui descend au Moulin de la Ruchette. Et, sur l'autre versant, un chemin plus large montait à la Croix-Roset. C'était un chemin très ancien, gaulois même. Comme je lui demandais la source de ses informations, il me répondit en faveur de la tradition. Mes observations vérifieraient-elles ses dires ?

La crête secondaire sur laquelle je me trouvais se termine en Avaux par un éperon de 527 mètres au pied duquel coule la Dragne. Juste en face, sur l'au-

droit et assez large en effet, le chemin monte en sous-bois au flanc d'un vallon. Par-ci, par-là, un muret subsiste, sur la gauche. Sur le faite, à sa jonction avec le chemin de crête, ce n'est plus qu'un éboulis de pierres brunes, dégagées par l'érosion ou jetées là récemment pour soutenir le chemin supérieur, le « chemin pavé » de la forêt de Châtillon, authentique chemin gaulois qui reliait Bibracte au Mont-Genièvre (signal ?) et sans doute à Saint-

Nous allons en Morvan, mais tout près de Chitry, si près que Jules Renard garde encore ses racines, sa puissance d'émotion et de tendresse. Nul coup de griffe. Cette fois, il voit, il admire, il aime. Il s'imprègne du paysage, le fait sien, lui donne sa vie, sa mort. Et la poésie affleure, comme un chant, dans l'âme pacifiée :

Voyage à Mont-Sabot, par Combrès, Ruages, Moissy, retour par la route de Lormes, Bailly, Reuilly, Corbigny. J'étais ma mémoire comme une carte géographique, et m'efforçais de revoir ce que j'ai vu : perpétuel étonnement.

Mont-Sabot, un sabot droit, au nez fendu. Des tilleuls, dont l'un est foudroyé, mort. On y enterre encore. L'église, couverte de pierres plates, est fermée. Vieilles tombes dont les plus vieilles sont les mieux ouvragées. Vue magnifique : Montencion, le château de Vauban, l'immense grange de Vezelay, Lormes. Les morts n'ont qu'à se lever sur un coude pour voir tout ça.

Un pays clair, facile à comprendre. Une butte, un vallon, une butte, un vallon. Les paysans se voient travailler... Un sentier tourne autour de la butte comme une jarretelle autour du genou... Puis l'heure rose, l'heure exquise, l'heure divine. C'est une surprise que Dieu nous fait chaque soir. Il faudrait se coucher dans tous ces prés, boire à toutes ces fraîcheurs, vivre là, mourir partout...

...Chaque homme retourne inlassablement à son enfance, comme à un pays perdu dont il s'efforce de ranimer les braises, comme à un pays retrouvé, puisque toute exist-

tence puise aux sources de l'enfance non seulement la joie, l'amour, mais aussi l'inquiétude ou la révolte... Et chaque homme également, au-delà de sa jeunesse, est modelé par sa propre vie.

Mais quand cet homme est un écrivain, quand il a du génie — et le génie n'est pas seulement la domination de la phrase, de l'image et de la pensée, mais le don de sentir, de souffrir plus que les autres, de porter plus lourd que les autres le poids de la condition humaine — quand, de plus, cet écrivain est obsédé par une enfance qui l'a marqué à tout jamais du signe de la révolte, quand il a en croupe la mort qui le frappera à quarante-six ans, alors, il entre en littérature comme on entre en religion, moins pour raconter son temps et créer des personnages et des histoires que pour se découvrir et s'exprimer lui-même, pour être son témoin. Comment expliquer autrement Poil de Carotte, les Cloportes, Crime au village, la Bigote — et j'en passe. De même le regard qu'il a posé sur le Morvan et ses paysages participe à cette quête du destin.

Jules Renard est bien le voyageur immobile de ce pays inconnu qu'est le Journal, pays secret, tel un miroir où se reflètent le temps, la vie qui coulent, mais dans lequel, surtout, il contemple son visage dans la solitude du génie.

Jean SÉVERIN.

Ch. POMMEAU.

MA MAN ET MOI

La Page du Morvan a signalé la parution aux Editions Bourgogne Rhône - Alpes (1) du livre dans lequel Mme Odette Ploud conte, avec beaucoup de fraîcheur et d'émotion sincère, les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. De ce témoignage touchant, où l'auteur prouve, contrairement à l'opinion de Gide, que l'on peut faire de bonne littérature avec de bons sentiments, nous citerons quelques pages inspirées par la vie dans notre vieux massif, il y a environ soixante ans.

Les repas. — « La soupe était trempée, c'est-à-dire versée dans les écuelles de tailles variées suivant l'âge de chacun, remplies de pain, et grand-mère ajoutait un peu de crème à celles des plus jeunes.

« Mes plats préférés étaient les « grâpiaux » et les « pommes de terre salées ». Celles-ci étaient cuites très spécialement, comme nulle part ailleurs. Aujourd'hui encore, seuls les vrais Morvandiaux en ont gardé la recette. Dans la grande « tourtière » à pieds (cocotte en fonte peu profonde, mais large), grand-mère faisait « revenir », c'est-à-dire rissoler, un oignon et des pommes de terre coupées assez grossièrement, les salait, les épicaît et arrosait le tout d'eau chaude additionnée de lait. Elle couvrait la « coquille », activait le feu, et lorsque la vapeur s'était toute échappée, le plat était prêt à être dégusté.

« Alors, exceptionnellement, on posait la tourtière à terre, au milieu de la grande pièce qui servait de cuisine, de salle-à-manger et même de chambre à mes grands-parents. Le cercle se formait autour de la marmite d'où s'exhalait une excitante odeur... Assis sur des chaises basses ou sur de petits bancs, nous piquions tour à tour, avec notre fourchette, une pomme de terre que nous déposions sur notre pain ou notre assiette. Dieu que c'était bon !

« Les plus gourmands râlaient les pommes de terre « grillées », collées au fond de la tourtière. Une salade verte ou de chou blanc au lard accompagnait ce plat délicieux. Grand-père buvait ensuite un bon verre de vin, et nous nous partageions des pommes et des noix ».

La cuisson du pain. — « A travers la porte vitrée, nous voyions grand-père chauffer le four. Il y fait brûler des fagots, même des cenêts, pour donner

diacx.

LES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU NIVERNAIS (tome LIX) publient une

soi-disant meilleur goût au pain. Du grand tour creusé dans l'âtre sortent des lueurs rougeâtres qui enflamment les vieilles poutres de la salle commune. Quand le four est chauffé à blanc, grand-père râcle les braises, les amasse à la gueule de celui-ci puis, emmaillottant le râcloir au long manche d'un gros chiffon humide, « la guéraude », il finit de nettoyer le four rapidement.

« Alors, les « paillasons » sont retournés un à un sur une large pelle de bois, également très longue et saupoudrée de farine. Grand-père, avec son couteau, fait vivement des raies en croix sur les boules molles et les enroule au chaud, les décollant de la pelle d'une brève secousse. Le four, enfin fermé, c'est l'attente...

« Avec curiosité, nous attendons la sortie, sur la même grande pelle, des grosses miches, gonflées et odorantes, à la croûte brune dorée et farineuse. Elles sont alignées sur des fagots pour refroidir... Il y est joint quelquefois une ou deux « apôgnes » (petits pains) aux « grillaudes » (résidus de panne de porc fondue) qui embaument la salle.

Le « goûter » aux champs. — « Au moment de la moisson, personne ne revenait des champs pour déjeuner. C'était alors pour moi une grande distraction d'accompagner ma tante portant le goûter (2) à ceux qui travaillaient aux champs.

« Dans une grande marmite noire en fonte, grand-mère préparait une purée liquide de haricots rouges et de pommes de terre mélangées, le tout écrasé avec un pilon de bois durant une demi-heure. Elle y ajoutait du lait et un peu de crème. Elle faisait aussi à la poêle, à l'huile bouillante, parfois au lard et aux oignons, des « grâpiaux » croustillants et parfumés.

« Elle garnissait ensuite un des paniers d'osier tressés les soirs d'hiver par grand-père, y plaçait les grâpiaux entre deux assiettes pour les garder chauds, des couverts, des verres, du vin, et une bonne tourte de pain. Un grand torchon, tiré d'un vieux drap, recouvrait le tout. La purée remplissait une grande timbale de fer blancs. Elle répandait alors une bonne odeur, un peu acide, qui nous suivait le long du chemin... Je portais avec précaution une autre timbale, plus petite, remplie de fromage blanc à la crème.

« Grand-père donnait le signal d'arrêter le travail et nous nous installions près d'une haie vive à l'ombre d'un châtaigner. Tous

avaient faim. Je prenais part à ce pique-nique inhabituel avec, moi aussi, un appétit inaccoutumé ».

Un remède. — « Mes tantes faisaient la vaisselle, nettoyaient la salle... L'aînée devait s'occuper de ma toilette. Elle était aussi chargée de me soigner un genou écorché dont la plaie s'envenimait. Grand-mère y faisait mettre de la crème... ce qui n'arrangeait rien, au contraire ».

Un praticien. — « J'eus, durant ces vacances, un petit accident : je me démis le poignet droit en sautant une haie. Ma tante me ramena péniblement dans ses bras à la maison, et là, le voisin Dominique, rebouteux du village, me remit tout en place de ses gros doigts calleux, après avoir fait une prière spéciale ».

Le lavage des moutons à la rivière. — « Le jour choisi, tout le monde, très tôt, était mobilisé. Bélant, les moutons étaient conduits à l'Yonne au bas du village, dans un grand pré. Grand-père choisissait une place s'ouvrant à travers la haie de vernes, et un petit barrage était dressé, avec de grosses pierres, dans la rivière glacée, peu profonde à cet endroit.

« Saisis par les pattes, les moutons étaient renversés dans l'eau, la tête maintenue haute et, vivement, leur toison était lavée au savon noir. Surpris d'être traités de cette façon inhabituelle, ils distribuaient force coups de pattes en essayant d'échapper à ces massages intempérisés. Bien rincés, ils étaient enfin lâchés sur l'herbe où ils se secouaient en nous aspergeant et en bélant à qui mieux mieux, et se séchaient au soleil ».

Ces récits ne révèlent pas le caractère essentiel d'un livre qui est une pieuse manifestation de l'amour filial et de la reconnaissance d'une femme à l'égard de sa « man », veuve de guerre, à qui elle doit le goût du travail, le courage dans les épreuves, le sens de la justice, un comportement réglé par le cœur et par la raison. Mais les pages que le lecteur vient d'apprécier témoignent que Mme Odette Ploud est aussi demeurée fidèle au Morvan où elle s'est retirée, et où, « près de l'âtre au cadre de chêne et au sol de granit », elle revivait ses vertes, et parfois sombres années.

Roger DREUX.

(1) Editions Bourgogne - Rhône - Alpes, 2 bis, rue Saint-Nizier, Mâcon.
(2) Il s'agit du repas de midi.